



**HAL**  
open science

# Les Urbanistes sont-ils des ploucs? Critique de Gabriel Dupuy, L'Urbanisme des Réseaux, théorie et pratique

Sébastien Marot

► **To cite this version:**

Sébastien Marot. Les Urbanistes sont-ils des ploucs? Critique de Gabriel Dupuy, L'Urbanisme des Réseaux, théorie et pratique. Pages Paysages, 1994, (. hal-03506425

**HAL Id: hal-03506425**

**<https://hal.science/hal-03506425>**

Submitted on 11 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



P A G E S P A Y S A G E S



distances



latéral où des références rapides à l'écologie et au Land Art tiennent lieu de travail d'élaboration critique (lequel aurait dû concerner ces deux disciplines, en particulier). Mais il est vrai qu'une telle démarche aurait supposé une relation avec les philosophes, les poètes et les historiens et un dépassement de l'esprit de clan imprégnant le milieu des paysagistes (qui explique sans doute la partialité des choix effectués dans une création française contemporaine plus large et plus diverse que celle qui nous est présentée).

Une preuve ? L'argumentation qui fonde, chez nos auteurs, l'affirmation selon laquelle les réflexions concernant l'art des jardins serait « plutôt des obstacles à la compréhension du paysage ».

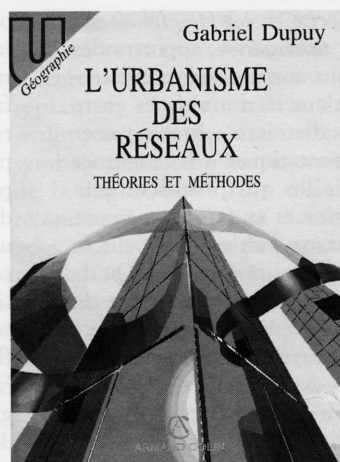
Celle-ci se réduit en effet

1 - au fait que le jardin échapperait à tout « définition claire et exhaustive » (mais que dire, alors, de la notion de paysage !) et

2 - au constat de la dégénérescence du jardinisme depuis les années trente (mais que penser d'un constat non mis en relation avec ce qu'il l'a provoqué à savoir les hypothèses catastrophiques du mouvement moderne concernant le rejet de la mémoire au nom de l'idée - niaise - de progrès !). Dès lors il est facile d'affirmer que le « paysagiste aujourd'hui est (...) bien davantage celui qui accroche le jardin sur le site (...) que celui qui fait le jardin ». Thèse éminemment discutable sous ses dehors innovants, tant il m'apparaît démontré que la seule perspective vraiment moderne aujourd'hui consiste à inventer une dialectique nouvelle entre un paysagisme et un jardinisme l'un et l'autre repensés ; autant dire entre le souci du local traduit en plantations, matières, organisation spatiale exprimant des hypothèses concernant l'articulation actuelle entre les diverses « natures » et les différents registres d'intervention sur les paysages de l'« urbain généralisé ».

Alors ouvrage inopportun, voire inutile ? Pas du tout. Outre ses mérites propres (que, fidèle à mes penchants critiques, je ne me suis pas employé à détailler) dont le premier d'entre eux est de se risquer au débat en termes suffisamment clairs pour permettre développements, rebondissements et contradictions, il offre une intéressante, quoique partielle, photo de famille d'un milieu injustement trop méconnu. Voilà qui suffit à le recommander.

Jean-Pierre LE DANTEC



## L'URBANISME DES RESEAUX

de Gabriel DUPUY

Edition Armand Colin

Coll. U Géographie

17 x 23 cm, 198 pages,

40 ill. N & B.

198,00 francs

*Les urbanistes sont-ils des ploucs ?*

En 1953 paraît dans un recueil en hommage à Lucien FEBVRE, le texte d'un urbaniste intitulé *L'organisation de l'espace et les réseaux*. L'auteur, alors en poste à la Direction de l'Urbanisme et à l'Ecole pratique des hautes études s'appelle Maurice-François ROUGE.

En 1967, dans un numéro consacré aux mutations de la ville, la revue JANUS publie *Le crépuscule des sédentaires*, court traité dans lequel le philosophe et sociologue Georges-Hubert DE RADKOWSKI, expliquant la mort concomitante et de la ville et de la campagne, décrit la mise en place de « l'espace réseau ».

En 1993 enfin, au cours du débat organisé à l'IFA par la revue PAGES PAYSAGES, Christian DEVILLERS déclare que le meilleur livre d'urbanisme de ces dernières années a été écrit par un ingénieur, Gabriel DUPUY et s'intitule *L'Urbanisme des réseaux*, théories et méthodes.

*Le rendez-vous manqué de l'urbanisme et des réseaux*

La simple idée que quelque chose d'important pouvait avoir été publié dans le domaine de l'urbanisme méritait qu'on s'y arrête. Et qu'on ne se laisse pas décourager par une couverture au design ringardissime, annonçant une espèce de guide du câblage de bureaux. Déballant son attirail de questions au cœur de la crise ou du « malaise » des urbanistes, Gabriel DUPUY campe immédiatement les ambitions d'un livre-acte :

« Réhabiliter les grandes utopies réticulaires ; sortir la pensée urbanistique réticulaire de sa marginalité ; mieux fonder, de façon plus théorique, la notion territoriale de réseau ; favoriser dans le débat urbanistique moderne une discussion contradictoire sur la territorialité ; présenter, expliquer, développer les outils permettant la prise en compte de la « rétistique » dans l'« urbanistique ».

*L'Urbanisme des réseaux*, on le voit, n'est pas d'abord la « théorie et pratique » d'un secteur de l'urbanisme - comme il y aurait aussi un urbanisme du foncier, un urbanisme des gabarits et prospects ou un « urbanisme végétal » - mais plutôt une remise en cause de la discipline même, dans la plupart de ses tendances dominantes, et qui va jusqu'à proposer une relecture de son histoire. En somme, explique Gabriel DUPUY, si l'urbanisme est en crise ou en désarroi depuis une vingtaine d'années, le problème vient moins de ce que la ville se réaliserait contre lui ou sans lui que du sentiment, plus grave, « qu'elle se réalise à côté ». Les modèles, les théories et les méthodes de l'urbanisme standard le laisseraient sans prise sur la réalité des territoires urbains et de leur évolution. On aurait affaire à « un urbanisme qui ne comprend plus la ville », qui ne voit pas, dans sa myopie, combien elle est littéralement ouverte, depuis un siècle et demi, par le développement des « réseaux technique urbains » (adduction d'eau et assainissement, transports, énergies, communications...), et surtout qui ne voit pas que ces différents réseaux, dans leur œuvre commune de solidarisation des espaces urbains et des citadins (les sociétaires), coproduisent une nouvelle territorialité, marquée au triple sceau de l'ubiquité, de l'instantanéité (des mouvements) et de l'immédiateté (des choix possibles). Un résumé du développement de chacun des grands réseaux techniques montre qu'à l'origine, ils ont pour la plupart été le fait d'opérateurs privés, et que les urbanistes, mus par d'autres idéaux, n'ont au mieux su prendre que des trains en marche.

*La territorialité ouverte et ses ennemis*

Le mérite du livre de Gabriel DUPUY, qui décrit cette territorialité réticulaire dans ses trois dimensions (topologique, cinétique, adaptative), est ici d'expliquer pourquoi elle a été occultée ou refoulée par les grands courants de la pensée urbanistique au profit d'une vision plutôt

« aréolaire » de l'espace, et comment une doctrine du « maillage », dont le zoning n'est que l'avatar le plus caricatural, s'est ainsi imposée contre une vraie prise de conscience du génie urbain des réseaux. En se fondant sur les travaux de nombreux économistes et géographes, et en particulier sur les analyses de C. RAFFESIN, P. CLAVAL et A. BERQUE, Gabriel DUPUY montre en effet qu'à côté du « point », le « maillage » et le « réseau » sont deux moyens opposés de production du territoire, le premier délimitant des aires d'exercice de pouvoir (un espace intrinsèque) tandis que le second ouvre des axes et des potentialités pour l'expression d'autres pouvoirs (un espace extrinsèque).

Ainsi : « le fossé ne pouvait que s'approfondir entre une réalité urbaine de plus en plus fondée sur une territorialité réticulaire et un urbanisme historiquement marqué par une conception aréolaire de l'espace des villes ». Dominant l'histoire de l'urbanisme, le courant « progressiste », comme l'a baptisé Françoise CHOAY, a en effet imposé un certain nombre de réflexes (autonomie spatiale, zonage fonctionnaliste, dictature du plan...) qui définissent ce que Gabriel DUPUY appelle « le contresens du maillage », où l'on raisonne par limites, frontières et domaines plutôt que par liaisons et connexions. Dans cette vision aréolaire, les réseaux, refoulés comme moyens de faire la ville, comme structures territoriales, sont simplement considérés comme un domaine juxtaposé, où l'ingénierie est en quelque sorte « chez elle » : la canalisation est le corrélat naturel du zonage, qui est lui-même « la maladie congénitale de l'urbanisme ». Congénitale mais pas fatale...

S'ils ont souvent été marginalisés par l'orthodoxie tout au long de l'histoire de l'urbanisme, un certain nombre de projets ou de doctrines témoignent d'approches différentes et constituent aux yeux de Gabriel DUPUY une tradition « rétistique » qu'il s'efforce de réhabiliter dans le chapitre central du livre. « L'étrange cohorte » mélange le bien connu avec du moins connu et du franchement méconnu : le Paris haussmannien et les « transformations » de Hénard, le Système général de communications de PAXTON, la Ciudad Lineal de SORIA Y MATA, le projet d'aménagement de Vienne par Otto WAGNER, la politique de Samuel INSULL à la Chicago Edison Company, la Roadtown d'Edgar CHAMBLESS, le projet de liaison

de Lille-Roubaix-Tourcoing au début du siècle, le système d'adduction d'eau de Nantes, Le Giant Power Plan pour l'électrification du territoire américain dans les années 20, les doctrines réticulaires sur la voirie et les transports des Clarence Arthur PERRY, Jacques RIBOUD ou Bernard de LA ROCHEFOUCAULD... jusqu'aux prophéties interactives de Paul VIRILIO. A côté de tous ces jalons relus à la lumière des trois dimensions réticulaires (topologie, cinétique et adaptativité), Gabriel DUPUY nous invite à redécouvrir dans cette optique trois grandes pensées globales du système des réseaux :

1 - en 1867, la Théorie Générale de l'Urbanisation de CERDA, entièrement consacrée à la promotion d'une ville ouverte conciliant l'habitabilité avec la « viabilité universelle »

2 - dans les années 30, l'utopie foncière de Broadacre City où Frank Lloyd WRIGHT développe à partir d'une charpente de réseaux l'idée d'une ville-territoire absolument dépourvue de centre et qui permettrait une « communication sociale généralisée »

3 - en 1953 enfin, la pensée méconnue de Maurice-François ROUGE qui théorise explicitement la question réticulaire, reconnaît son importance et son urgence, et enjoint donc à l'urbanisme « d'intervenir dans et par le réseau pour dominer, contrôler, ordonner et coordonner », bref pour continuer à garantir l'urbanité d'un territoire en plein bouleversement.

#### Du citadin à l'opérateur

Toute l'ambition du livre, qui s'est ainsi efforcé d'hériter de son sujet, est dès lors d'enfoncer le clou de cette idée, ce qu'il fait dans les trois derniers chapitres constituant un véritable petit traité de « rétistique » (éléments de théorie, méthodes et outils, études de cas). A l'aide d'un modèle qu'il illustre par de nombreux exemples, Gabriel DUPUY expose « l'opération »

- le processus de genèse et de développement d'un réseau - comme le passage d'un réseau virtuel (l'ensemble des liaisons souhaitables et envisageables par les acteurs concernés) à un réseau réel (fruit négocié de contraintes techniques, économiques et politiques...). Le point est justement de faire la part des différentes logiques qui président à l'opération, et de montrer que les contraintes techniques sont souvent loin d'y être prévalentes, malgré l'idée reçue qu'exprime la notion de « réseaux techni-

ques ». Le poids du passé, divers héritages qui peuvent être liés à une territorialité aréolaire, se font largement sentir, tout comme les impératifs de service public, ou la logique économique qui est souvent celle de l'opérateur du réseau.

A cause de cet écart entre réseau virtuel et réseau réel, à cause aussi des logiques sectorielles qui président nécessairement à la mise en place de chacun d'eux, les « réseaux techniques urbains » ne constituent qu'un premier niveau dans la territorialité réticulaire de la ville contemporaine. En se fondant sur les analyses de R. FISHMAN, Gabriel DUPUY évoque ces réseaux de second niveau (production, consommation, vie personnelle) entre lesquels chaque ménage ou acteur urbain établirait ses connexions, créant ainsi, par une opération de troisième niveau, sa ville à lui, qui ne serait jamais simplement circonscriptible ni juxtaposable à celle d'autrui. L'image forte du livre est peut-être ici, dans l'idée qu'en passant, selon l'expression de Joel TARR, de la *pedestrian city* à la *networked city*, nous serions au fond passés de la demeure à la connexion, de la ville des habitants à la « ville des opérateurs ».

#### Les territoires de l'urbanisme

Dans ce modèle de ville, quelle peut être la place ou la légitimité de l'urbanisme ? La fabrique du territoire n'est-elle pas justement le fait de tous et de personne ? Le rôle n'est-il pas tenu, à chaque niveau, par les opérateurs eux-mêmes ? La réponse de Gabriel DUPUY est circonstanciée. Une chose certaine, explique-t-il, c'est que « *l'avènement des réseaux a fait perdre irrémédiablement à l'urbanisme professionnel une partie de son pouvoir d'aménagement, au profit d'un véritable urbanisme individuel* ». Le désintérêt rencontré par les tentatives participationnistes serait à cet égard éloquent. Pourquoi s'identifier à une aire lorsqu'on est soi-même l'auteur de sa propre ville-réseau ? Mais si l'urbanisme doit donc renoncer à se situer au troisième niveau, il peut et doit en revanche faire la preuve de sa légitimité dans les opérations de premier et de second niveau, là où les risques de « perversions » politiques, économiques ou techniques des réseaux et des opérateurs sont réels. Les besoins et les missions ne manquent pas : « *favoriser la prise en compte des réseaux virtuels, faciliter les articulations avec les autres niveaux d'opérateurs, amélio-*

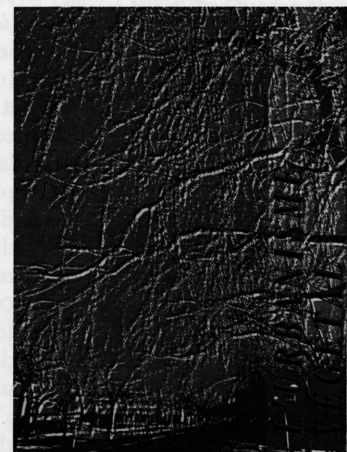
*rer la prise en compte globale des réseaux techniques* », apporter des solutions aux problèmes d'interconnexions et d'interfaces entre réseaux distincts... bref dépasser ou « domestiquer » les logiques sectorielles qui président à la réalisation et au fonctionnement des réseaux particuliers, pour le plier à « finalité d'usage ». Qu'ils interviennent pour le compte de pouvoirs publics locaux ou directement auprès des opérateurs et à partir du territoire d'un réseau particulier, les urbanistes pourraient donc opportunément contrôler ou enrichir les opérations pour une meilleure connectivité ou pour un meilleur fonctionnement global de la territorialité réticulaire.

Mais ce n'est pas tout : l'urbanisme des réseaux a aussi et peut-être surtout une vocation dans l'art de « composer avec » les territorialités aréolaires, pour réaliser ces « compromis » sans lesquels la ville n'est bien souvent que chaos et disjonction. C'est cette mission d'articulation, et l'urgence qui la suggère, que Gabriel DUPUY souligne même en premier lieu, tout en notant justement que son modèle théorique de la ville des opérateurs « laisse pendante la question des territorialités aréolaires ». Cette réserve est significative, car l'on peut demander si notre livre, tout en identifiant son importance, ne laisse pas à son tour « pendante » cette question dont il rappelle qu'elle est celle même de CERDA : la conciliation des deux territorialités. L'exposé sur les méthodes et outils (analyse diachronique, représentation, évaluation, sémiologie), ainsi que les études de cas proposés dans le dernier chapitre, privilégient en tous cas les problématiques urbanistiques que l'on pourrait qualifier d'infra-réticulaires. La nouvelle territorialité serait-elle à terme destinée à dominer l'ancienne, quand bien même celle-ci se maintiendrait « sur des bases à la fois juridiques, historiques et culturelles » ? On ne sait pas trop ici quelle est la thèse de l'auteur ni à quelle ville il travaille. Ne peut-on pas penser plutôt que la tâche centrale de l'urbanisme reste celle de CERDA, éventuellement inversée : réconcilier la viabilité avec une habitabilité universelle ? A une époque où les notions de « mixité » ou d'« insertion » traduisent des préoccupations de plus en plus courantes, et où de très nombreux projets publics d'urbanisme et de paysage concernent l'« intégration » d'infrastructures réticulaires (bassins de retenue, autoroutes urbaines, échanges, tramways...),

on aurait pu s'attendre à ce que la question fut plus abondamment traitée et illustrée. D'une façon générale, on peut aussi regretter que l'enthousiasme pro-réticulaire de l'auteur fasse parfois oublier les raisons mêmes de son plaidoyer, à savoir l'anti-urbanité manifeste de nombreuses opérations, ainsi que les limites et les difficultés de la compromission.

Il serait toutefois excessif d'en faire grief à un livre dont le grand mérite est justement d'identifier et de situer toutes ces questions, et ce à travers une argumentation qui met elle-même en réseau les résultats essentiels d'un grand nombre de travaux et de recherches menés aujourd'hui dans ce domaine. Par l'intérêt de la mise en perspective qu'il nous offre sur les histoires « parallèles » de l'urbanisme et des réseaux, par sa réhabilitation d'une tradition réticulaire, par ses propositions théoriques et méthodologiques pour un urbanisme « rétistique », mais aussi par l'importance même des problématiques qu'il « laisse pendantes », Gabriel DUPUY atteint largement son ambition annoncée de « favoriser une discussion contradictoire sur la territorialité ». Aux paysagistes d'y participer.

Sébastien MAROT



#### L'URBANISME VEGETAL

de Caroline STEFULESCO

Edition Institut pour le Développement Forestier

Coll. Mission du Paysage  
20 × 26 cm, 324 pages,  
300 ill. N & B et coul.  
450,00 francs

« Passe encore de bâtir, mais planter à cet âge... »

Il y a, dans le geste de planter un arbre, quelque chose de l'ordre d'un acte de foi, d'un pari sur